

Frédy, le survivant

MÉMOIRES DE FRÉDY SAFAR

CHAPITRE 1

LE PETIT JUIF D'ALGER

Frédy Safar naît en 1929. Précisément, le 19 juin à 20h au 20 boulevard de Provence, dans l'un des quartiers les plus populaires d'Alger, en Algérie : Bab El Oued. « Porte de la rivière », en français. En ce temps-là, l'Algérie est une terre d'immigration cosmopolite et accueillante, peuplée en grande majorité de Juifs sépharades originaires d'Espagne et d'Italie, venus se réfugier après le règne despotique d'Isabelle la Catholique. Tout le monde échange en français, même les Musulmans qui refusent de parler arabe. Tout le monde se mélange, sans distinction de race ou de religion. C'est la belle époque, celle des premiers Juifs émancipés, soutenus par le ministre Adolphe Crémieux qui, en 1870, attribue la citoyenneté française aux « Israélites indigènes d'Algérie ». À l'exception des Juifs du sud-algérien, les grands oubliés de l'Histoire alors même qu'ils furent décisifs au VII^{ème} siècle, du temps de la Kahena.

Lorsqu'il aborde le sujet de l'Algérie, Frédy se montre prolix. Il se plaît à agrémenter son récit d'anecdotes historiques puisées dans les livres. L'une d'entre elle l'amuse particulièrement. C'est l'affaire de l'éventail. Au moment où se passe cette histoire aux répercussions mémorables, l'Algérie est une vaste mosaïque de domaines dirigés par des chefs locaux (appelés pachas ou deys) et, accessoirement, le plus grand producteur de blé dur en Europe. Pendant la Révolution de 1789, deux négociants juifs d'Alger – Busnach et Bacri – proposent au Directoire de ravitailler en blé l'armée française. Flairant une transaction prometteuse, Hussen Dey (qui dirige alors Alger) n'hésite pas longtemps avant de signer le contrat et d'avancer les frais. La situation se corse sous Napoléon qui ajourne le paiement de ses créances à la fin de la guerre, en 1815. Sous la Restauration, le gouvernement

Louis XVIII rembourse la moitié de la somme tandis que l'autre moitié reste bloquée dans le cadre d'un arbitrage juridique.

Trois décennies plus tard, le pacha n'a toujours pas vu la couleur de son argent. Recevant en audience le Consul de France Pierre Daval le 30 avril 1827, il s'étonne du silence du roi de France, qu'il a pourtant poliment relancé à trois reprises par lettres. Face à l'insolence du Consul qui refuse de s'engager dans le remboursement des dettes, le pacha perd patience. Furieux, il se lève et fout un coup d'éventail à son interlocuteur. Ce qui aurait pu en rester là se transforme bientôt en incident diplomatique. Peu de temps après, la France s'empare de ce prétexte pour partir à la conquête de l'Algérie. D'abord, l'armée française organise le blocus maritime d'Alger en posant un ultimatum à Hussen Dey. Face à la résistante de ce dernier, elle revient en force en encerclant les villes côtières pour le capturer et cette fois, le détrôner. De fil en aiguille, l'armée s'installe sans grande difficulté à Alger, à Constantine et à Oran. L'intérieur du pays s'avère plus difficilement prenable à cause des Rebelles, qui lui tiennent tête.

Par la suite, Frédy estime que la France a commis de nombreuses erreurs. Il évoque notamment le projet de loi avorté de Maurice Violette qui aurait dû, si la Seconde Guerre Mondiale n'avait pas mis fin au Gouvernement Blum, accorder la nationalité française à l'élite musulmane (20 à 25 000 personnes) ; mais également la décision controversée du Général de Gaulle de créer en Algérie un gouvernement autonome composé pour moitié d'Européens et de Musulmans. Décision qui a abouti à la semaine des barricades (1960). Puis, par effet boule de neige, à la création de l'Organisation Armée Secrète (1961) et au putsch des généraux, le 21 avril 1961. Autant de méprises qui ont détérioré les relations franco-algériennes et motivé le départ de Frédy pour la Métropole, même s'il restera viscéralement attaché à ses terres d'origines, qu'il foulera au cours de nombreux voyages entrepris plus tard.

Mais, pour l'heure, Frédy a 92 ans. Et, en dépit des années qui le séparent de sa jeunesse, il se souvient encore avec netteté de cet apparte-

ment où sa mère, Hélène Zenouda de son nom de jeune fille, lui donne la vie : un trois pièces avec deux chambres à coucher, une salle de bain et un coin intérieur, situé au premier étage, juste au-dessus d'une pharmacie, Gu gli & me. Au sein de ce cocon familial de confession juive non pratiquant, co-habitent ses parents et sa grand-mère (la mère de sa mère). « On n'était pas riche, vous savez », confesse Frédy. Sa naissance arrive comme un miracle dans la vie d'Hélène et de son mari, Alphonse Safar. Lui a bientôt 41 ans, elle, 31. Si le couple a cherché à avoir des enfants avant, les espoirs ont été déçus par plusieurs fausses-couches successives.



Alger dans les années 1930

Jusqu'à ce 19 juin. Le miracle est d'autant plus vif que Frédy, qui ne crie point lorsqu'il est extrait des entrailles de sa mère, est sauvé de justesse par une sage-femme qui le plonge dans des bains d'eaux chaude puis froide pour le réanimer. Toutes ces complications semblent avoir été causées par une histoire de rhésus opposés entre son père et sa mère. Aujourd'hui, c'est banal. À l'époque, c'était grave. Et rares étaient les gynécologues qui se déplaçaient jusqu'au domicile des jeunes parents

pour effectuer les accouchements. Pourquoi Frédy ? Pourquoi ce prénom ? Il en reconnaît lui-même la singularité. À l'origine, il doit se nommer Fredje, comme son grand-père paternel. Si sa mère, respecte cette tradition juive, elle choisit de la détourner astucieusement : Fredje devient Frédy, plus à la mode, plus moderne. Frédy et Aaron, son deuxième prénom, en hommage à son grand-père maternel.

À l'évocation de son enfance, Frédy ne tarit pas d'éloges sur sa grand-mère maternelle, celle qui l'élève en l'absence de sa mère, au travail parfois jusqu'à 22h. Couturière de métier et de passion, cette femme – Léonie Nahon de son nom de jeune fille – confectionne tous ses vêtements : chemises, pantalons, manteaux. Également, elle lui prépare des plats, l'aide à faire ses devoirs et le borde la nuit, dans la chambre qu'il partage tous les deux : lui dans le petit lit, elle dans le lit pliant. Pour illustrer son implication et sa gentillesse, Frédy confie une petite histoire. Un jour, alors qu'il est âgé de 4 ans, il glisse sur le carrelage de l'appartement, tout juste lavé au savon et à l'eau. Tombant à la renverse, sa tête frappe le bord du bidon. Il s'ouvre la tempe du côté droit. Face au sang qui coule à flot, la grand-mère, paniquée, le transporte immédiatement chez un médecin pour lui recoudre l'arcade sourcilière. Une cicatrice encore présente aujourd'hui et qui reflète toute l'affection de cette figure tutélaire pour Frédy.